

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 11 (1938-1939)

Heft: 2

Rubrik: Kleine Beiträge

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Junge so verschüchtert wird, daß er kaum wagt, seine nach Beendigung der Kur ihn abholenden Eltern zu begrüßen und mit ihnen zu sprechen. Wie er aber das Sanatorium im Rücken hat, taut er auf. Zu Hause fängt das Nässe wieder an.

3. C. A. Loosli's Buch „Betrachtungen und Gedanken eines ehemaligen Anstaltszöglings“ berichtet, daß die Bettläger am Sonntag morgen, wenn die Predigtleute die Straße entlang kamen, am Straßenrand mit ihren nassen Tüchern an den Pranger gestellt wurden. Nachts wurden sie oftmals geweckt und gezwungen, ob's nottat oder nicht, im Hofe bei jeder Temperatur, in Schuhen und Hemd, ihre Notdurft zu verrichten.
4. Wir erinnern an die passive Rolle des kleinen Enuretikers, dem größeren onanierenden Knaben gegenüber. Es braucht nur noch die rücksichtslose Strenge der Erzieher gegenüber dem schutzlosen Kinde dazu zu kommen, so führt der aufgestapelte Haß mit den sonstigen Irrungen und Wirrungen solcher Patienten eher vor Staatsanwalt und Richter als zum Arzt.
5. Unter den Landstreichern und Vagabunden wird man eine große Zahl von Bettlägern finden. Sie sind Vagabunden geworden, weil sie Bettläger waren, nicht Bettläger, weil sie Vagabunden sind! Bestraft, verhöhnt, geschmäht als Kinder, ist es schwer, oft unmöglich, für die Bettläger eine Lehrstelle, einen Dienst, eine Unterkunft zu finden.
6. In einer Anstalt geht die tägliche Exkution der Bettläger so vor sich: Waschen der Laken zu jeder Jahreszeit im Brunnen außerhalb des Hauses; im Bureau des Hausvaters 6 Schläge auf die Hand, Frühstück muß stehend verzehrt werden; Sonntag kommt die Konfitüre in Wegfall, statt der Freizeit wird in der Küche das Eßgeschirr abgewaschen, eine als besonders schimpflich angesehene Verrichtung! Die Zahl der Delinquenten betrug 1—12 auf 40 Zöglingen!

Was aber eine sachverständige, humane Behandlungsweise erreichen kann, ersieht man aus folgendem: In einer Anstalt wurde der Bettlägersaal aufgehoben und die zwar nicht grausame, aber einigermaßen accentuierte Pariastellung der Enuretiker aufgegeben. Damit und mit gewissen anderen einfachen Erziehungsmaßnahmen (Gruppenbildung) ging der Prozentsatz der Nässe trotz fortwährender Neuaufnahmen von solchen, von 40% auf 4%, und im Sommer etwa auf 0 zurück. — Hier läßt sich also fast ohne Kosten ein großes, wertvolles, segensreiches soziales Werk fortsetzen und ausbauen.

Christoffel schließt seine Ausführungen mit einem Appell an breite Kreise der Erzieher:

„Ich habe viele Fragen nicht, andere nur flüchtig berührt. Der Zweck meiner Ausführungen besteht einzig darin, die Aufmerksamkeit auf ein praktisch wichtiges psychohygienisches Gebiet zu lenken, das einer Bearbeitung dringend bedarf. Die ungelösten und doch mit Kenntnisnahme einiger Entwicklungstatsachen, d. h. einsichtiger Humanität nicht so schwer lösbar Aufgaben liegen im Arbeitsbereich der Kleinkind- und Jugenderziehung. Je besser die Leistungen der allerersten Erzieher, insbesondere der Mütter, Säuglingsschwestern und Kindergarteninnen, desto mehr wird sich die Rolle der Heilpädagogen und Aerzte aus einer behandelnden in eine beratende wandeln. Es wird viel Kraft und Glück durch mißleitete Bemühungen vernichtet, viel Geld für unnütze und schädliche Maßnahmen um Behebung der Enuresis verschwendet. Ein an sich harmloses Problem hat sich zum sozialen Schaden ausgewachsen, der schätzungsweise kaum geringer ist als der, welchen die Tuberkulose an der Volksgesundheit anrichtet.“

So sehr ich mich für die Humanisierung der Behandlung einsetze, mit der Gesinnung allein ist es nicht getan. Außer dem guten Willen ist besseres Wissen nötig. Und so möchte diese Arbeit vor allem zur exakten Beobachtung als einer Grundlage unseres Handelns anregen.“

Kleine Beiträge:

Enfants d'hier et enfants d'aujourd'hui.

Il nous plaît de laisser croire que nous qui avons de 40 à 60 ans aujourd'hui, avons été des enfants modèles: modestes, obéissants, prévenants, mesurés dans notre langage; quand nous nous conduisons mal dans la rue, il suffisait qu'un passant nous fit les gros yeux pour nous ramener dans les limites de la civilité puérile et honnête; nous ne parlions jamais mal de nos maîtres, nous ne nous permettions pas de les juger, du moins à haute voix; nous étions sentimentaux, nous étions pieux, nous avions le sentiment de notre indignité; enfin quoi, nous étions des enfants parfaits. C'était l'âge d'or des parents, des maîtres et des oncles célibataires grincheux.

Que sont nos enfants aujourd'hui? Que sont surtout les enfants des autres? Ils sont tout simplement mal élevés, impertinents, outrecuidants, désobéissants, ils

n'ont de respect pour rien ni pour personne; ce sont des brise-fer, d'abominables égoïstes; ils sont matérialistes, superficiels, ne songent qu'au sport et au plaisir; ils se moquent de la petite fleur bleue, leur vocabulaire est grossier: signe infaillible d'une âme qui s'est épaisse; ils sont bruyants, ils sont envahissants, ils sont insupportables. — Et les parents, les maîtres et les oncles célibataires sont tombés dans l'âge d'airain.

En y mettant quelque tempérament et en accordant toutes les exceptions que l'on voudra, c'est bien, en raccourci, l'opinion courante parmi beaucoup d'adultes. Qu'est-ce qui s'est donc passé?

Il s'est passé beaucoup de choses que je grouperai sous deux chefs: Les parents, disons même les adultes d'aujourd'hui, ne sont pas ce qu'ils étaient il y a 40 ans; l'ambiance dans laquelle vivent nos enfants n'est pas

celle dans laquelle nous avons vécu; et la guerre n'est pas la seule responsable: avant 1914 déjà la vie était tout autre qu'avant 1900.

Nous ne nous occuperons dans cet article que de la responsabilité de nous autres, les parents.

Que nous sommes différents de nos parents à nous! Nous nous sommes paganisés, au sens classique du mot, pas au sens missionnaire. C'est-à-dire que loin de dire, de répéter et même peut-être de croire que nous ne sommes que des pèlerins sur cette terre, que notre patrie est au ciel, nous ne nous sommes pas seulement résignés à y vivre, mais nous sommes bien décidés, même les plus chrétiens d'entre nous, à en goûter les joies légitimes. De même que les païens antiques croyaient qu'aucune lumière des Champs-Elysées ne valait un seul rayon du soleil de la Terre, — dans notre société christianisée ou déchristianisée il y a des gens de plus en plus nombreux qui osent affirmer que le séjour sur la terre, si imparfaite soit-elle, — est préférable au séjour dans un Paradis hypothétique; toute la conception de la vie en a été transformée et cela a largement déteint sur la société chrétienne. On méprise moins la chair et le monde, on veut être heureux sur la terre. On ose être gai, on ose s'amuser, l'allure solennelle n'est plus de mise, elle fait sourire.

Naturellement cette nouvelle façon d'envisager la vie a eu sa répercussion sur notre attitude à l'égard de nos enfants.

Le sort des enfants était-il si idéal que ça, il y a 40 ans? En avons-nous gardé un souvenir si radieux? Et notre attitude n'est-elle pas plus ou moins consciemment une réaction contre un état de choses qui a pesé sur nous? Et l'exagération de libéralisme de certains parents à l'égard de leurs enfants ne provient-elle pas précisément de ce qu'il y a réaction, donc exagération?

La distance que les adultes, parents, maîtres et autres, mettaient entre eux et nous, par une espèce de ligue tacite des adultes contre les enfants, distance faite parfois d'autoritarisme, d'arbitraire, de dédain, mais aussi de dignité, de respect, de sentiment chrétien du devoir, a incontestablement pesé sur nous. Et si ce n'est pas volontairement, c'est inconsciemment que nous cherchons à épargner ces peines à nos enfants. Nous nous sommes rapprochés d'eux, nous nous sentons peut-être moins supérieurs à eux, nous avons voulu être leurs camarades, nous avons voulu qu'ils puissent tout nous dire, nous avons cherché à partager leurs joies et leurs peines, nous avons voulu les mieux comprendre, nous sommes descendus de notre piédestal, nous nous sommes faits enfants avec nos enfants.

Et c'est très heureux, et je suis convaincu que sous ce rapport les enfants de cette génération seront plus heureux que ceux de la précédente et, comme diraient les psychologues: ils auront le subconscient chargé de moins de complexes de cette catégorie.

Nous nous sommes faits enfants avec nos enfants. Nous nous sommes mis à partager leurs intérêts et nous les avons invités à partager les nôtres.

Non seulement nous, parents, nous amusons avec nos enfants, mais les adultes dans leur généralité ont beaucoup moins de dédain pour eux que jadis. Il était considéré presque comme puéril de s'amuser avec les enfants jadis; aussi comme nous nous gênions de nos oncles et tantes, comme nous avions peur de nous produire en public, en famille et à l'école. — Aujourd'hui tout est changé. Les enfants n'ont plus peur des adultes, et c'est cent fois heureux.

Bien sûr il y a la contrepartie: les enfants abusent de cette bienveillance, ils prennent trop de place, ils deviennent trop familiers, ils ne connaissent plus la timi-

dité qui était, paraît-il si seyante aux fillettes d'autrefois; ils envoient promener les adultes qui les reprennent dans la rue; ils se permettent des expressions et des gestes de fort mauvais goût. — Ne nous en prenons qu'à nous si nous n'avons pas su tracer une limite et fixer des bornes à leur familiarité.

Notre génération a aussi découvert que nous avions un corps. Il s'est produit une réaction heureuse contre un temps où on s'en occupait décidément trop peu. Nous avons re-découvert le soleil, l'eau, l'air, les exercices physiques et nous avons mis l'hygiène au premier plan. La guenille humaine, dans le paganisme moderne, a repris la place royale qu'elle avait chez les anciens Grecs.

On a canonisé la Santé, l'Hygiène et le Sport; tous rendent hommage à ces trois nouveaux saints et acceptent leurs ordres: la famille, l'école, les moeurs; seuls l'Eglise catholique et Mussolini ont fait des tentatives pour réfréner ce mouvement. Quant à la Pudeur, elle s'est enfuie en se voilant la face!

Notez-le bien, c'est nous qui l'avons voulu. Et comme cela répond admirablement aux goûts des petits animaux sauvages que sont les enfants, ils s'y sont jetés avec passion. Ils sont plus beaux, ils sont plus sains, plus résistants, plus propres, plus agiles, plus audacieux que nous ne l'étions à leur âge, et nous nous en réjouissons. Mais nous serions mal venus à leur reprocher aujourd'hui de négliger par intérêt pour leur santé tant de valeurs plus précieuses à nos yeux.

Notre éducation a été essentiellement intellectuelle; l'école régnait en tyran sur nous; non contente d'accaparer les plus belles heures de la journée, elle exigeait de nous des devoirs si abondants que le reste de la journée y passait et que le plus clair de nos préoccupations était absorbé par ce seul objet: l'école, les examens. Nos parents se liguaient avec nos maîtres pour nous rappeler qu'hors du travail scolaire, il n'y a pas de salut.

Eh bien, notre génération a protesté; elle a vu trop de forts en thèmes devenir des ratés de la vie, et de gaillards un peu débrouillards se tirer fort bien d'affaire, quand même ils avaient été des cancres à l'école. L'école leur a laissé le souvenir d'un rouleau compresseur et, si elle préparait fort bien à des examens, elle préparait fort mal à la vie.

Nous avons eu l'idée très nette qu'il faut avoir de l'initiative, qu'il faut savoir prendre des responsabilités, qu'il faut être débrouillard, qu'il faut savoir se servir de ses doigts si l'on veut se tirer d'affaire dans la vie et être un homme utile. Toute l'éducation que nous avons donnée à nos enfants a été inspirée de cette conviction.

Nous les laissons partir en course, en expéditions, en camps d'claieurs, avec l'idée qu'ils ne s'y amuseront pas seulement, mais qu'ils y apprendront à se tirer d'affaire.

Résultat: nos enfants sont bien plus débrouillards que nous ne l'étions à leur âge, ils sont bien plus indépendants, ils peuvent bien mieux compter sur eux: ils seront moins empruntés que nous. — Nous l'avons voulu, nous l'avons obtenu: tant mieux.

Ne nous plaignons pas trop maintenant s'ils sont parfois outrecuidants, s'ils jugent sévèrement les idées et les actes d'autrui, s'ils nous traitent avec un peu de légèreté: c'est une façon maladroite et enfantine de manifester cette personnalité qu'avec joie nous voyons s'épanouir.

Nos pères et nos mères voyant combien la vie peut être austère, quelles désillusions elle nous prépare, quelles luttes acharnées elle exige parfois et quels soucis l'assombrissent, croyaient nous préparer à affronter ces

difficultés en rendant notre enfance austère, en présentant le devoir sous une forme sévère, et ils nous apprenaient à renoncer, à nous résigner. On nous enseignait des chauts tristes et sentimentaux; nous lisions des livres d'enfants où la morale, et une morale bien ennuyeuse, était prêchée à jet continu; on tâchait de nous attendrir, et on croyait nous préparer ainsi aux tristesses de la vie.

Or nous ne sommes plus si sûrs que ce soit la bonne méthode; sans ignorer la valeur du devoir austère, nous avons la tendance à penser qu'une jeunesse gaie et éprouvante est une bien meilleure préparation à la vie qu'une jeunesse morose. Nous croyons qu'en face des difficultés les plus imprévues, l'optimisme, même un peu superficiel, est une arme plus efficace que le passimisme; et nous tâchons de faire faire gaîment leur devoir à nos enfants; nous leur faisons envisager les choses sous leur angle positif, nous insistons peu sur les obstacles, et leur affirmons qu'ils pourront les surmonter. Il faut qu'ils aient l'idée que tout est possible sinon facile et qu'ils sont forts.

L'enseignement lui-même s'est fait attrayant; toutes les méthodes modernes tendent à éveiller l'intérêt de l'enfant: manuels illustrés, projections et cinéma scolaire; études sur le terrain et la matière plutôt qu'uniquement dans les manuels; observations, expériences: c'est une révolution. L'école elle-même cherche à se rendre aimable!

C'est toujours le même refrain: Nous l'avons voulu, nous l'avons obtenu dans une certaine mesure. Acceptons donc de bonne grâce que nos enfants ne soient plus délicieusement sentimentaux et mélancoliques mais qu'ils tombent parfois dans un réalisme et dans un cynisme qui nous épouvantent, et qu'ils supportent difficilement le travail ennuyeux et monotone, le devoir austère. — Quand ce dernier s'impose, il faut bien qu'ils l'acceptent; mais nous le leur rendons plus austère artificiellement et de parti pris.

Nous avons réagi aussi contre la fausse pudeur qui faisait inventer toutes sortes de circonlocutions pour éviter le mot propre sous prétexte que c'était un mot sale; nous avons appris à nos enfants à respecter leur corps sans le cacher avec terreur; ils n'ont plus peur de se montrer à leurs parents tels qu'ils sont, et il est certain que dans les internats de garçons où tous prennent la douche sans costume de bain, la propreté morale est supérieure à celle des internats où l'on cultive l'attrait trouble du mystère et du fruit défendu.

Arme à deux tranchants, cela va sans dire. — Il ne suffit pas de dire à des enfants comment ils sont venus au monde et de les dépouiller d'une pudibonderie ridicule pour en faire des êtres moralement propres et pour les rendre maîtres d'eux-mêmes; cela suppose en même temps toute une éducation. — Mais c'est une libération, et là aussi les psychiatres qui nous ont éclairés et encouragés nous applaudissent et nous affirment que nous avons évité à nos enfants bien des peines pour les années difficiles de leur puberté et de leur adolescence, et empêché la formation de bien des complexes qui auraient peut-être pesé sur eux leur vie durant. — Mais il y a des limites à tout, et ce n'est pas nous qui avons voulu que jeunes gens et jeunes filles se déshabillent ensemble au bord de nos lacs. —

La religion nous a été présentée, à nous enfants, en général sous un jour infiniment respectable, mais bien austère et souvent parfaitement ennuyeux. Il s'y est ajouté pour quelquesuns le sentiment pénible de l'obligation, d'un devoir imposé; certains enfin ont conservé le souvenir de la violation de leur liberté de pensée et de conscience. Naturellement, là aussi réaction.

Les plus pieux d'entre nous, ceux qui sont le plus désireux que leurs enfants deviennent des chrétiens vivants, se souviennent de ce qu'ils avaient éprouvé et de ce dont certains camarades s'étaient amèrement plaints, sont devenus prudents.

Nous avons voulu l'enseignement religieux plus vivant, plus intéressant, plus enthousiasmant: nous l'avons eu et nous en sommes profondément heureux. — Mais même dans les milieux bien intentionnés, n'est-on pas allé trop loin, sans le vouloir, par un scrupule exagéré? Où trouver la limite? — On ne veut pas forcer les enfants, on ne veut pas rebouter les enfants: l'école du dimanche est devenue beaucoup moins obligatoire; on n'ose plus priver ses enfants d'une course de toute la journée pour qu'ils ne manquent pas l'heure de l'école du dimanche; à leur yeux elle devient facultative, donc moins importante que les leçons de la semaine; on ne prend plus des habitudes religieuses qui seraient une force pour l'avenir.

Est-ce qu'à force de vouloir cultiver la sincérité et respecter la liberté d'action, de pensée et de conscience, on ne laisse pas la religion s'en aller en fumée? Cette crainte est tout-à-fait justifiée.

Mais nous qui avons voulu cette transformation, nous persistons à croire que si l'Eglise est abandonnée par les tièdes qui osent désormais la déserter, ceux qui lui restent fidèles sont autrement sincères, actifs et vivants, et par conséquent conquérants, que quand ils étaient retenus par la masse des indifférents.

Mesdames et Messieurs,

je vous assure que je n'ai pas fait la gageure de voir tout par le bon côté et de faire l'apologie des enfants d'aujourd'hui, d'excuser tous leurs défauts. — Mais il faut être franc: conscient ou non nous avons été les artisans directs de la différence profonde qui existe entre les enfants d'hier et les enfants d'aujourd'hui. Acceptons-en crânement la responsabilité. Réjouissons-nous de tout ce que nous avons obtenu pour eux de positif, et cherchons à éviter les exagérations.

L. VUILLEUMIER, Directeur, Chailly-Lausanne.

Geistige Landesverteidigung und Schweizerisches Jugendschriftenwerk.

In Nr. 8, Novemberheft 1934, unserer Zeitschrift ist eingehend auf die Bestrebungen und die Organisation des Schweiz. Jugendschriftenwerkes (SJW) hingewiesen worden.

Dieses gemeinnützige Werk arbeitet nun seit etwas mehr als sechs Jahren. Im SJW haben sich zur Mitarbeit am gleichen kulturellen Ziel Leute aus allen Sprachgebieten, Konfessionen, Geistesrichtungen und Volksklassen unseres Landes zusammengefunden. Es hat sich in dieser Versuchszeit erwiesen, was guter Wille und gegenseitige Achtung vermögen: 67 farbenprächtige Hefte liegen vor uns, für alle Altersstufen Stoffe aus den verschiedensten Gebieten des jugendlichen Interessebereiches. Daß das SJW mit dieser positiven Art der Schundbekämpfung auf dem rechten Wege ist, zeigen die Absatzziffern: Von über einer Million aufgelegter Hefte ist der größte Teil unter der Jugend verbreitet.

Heute steht das Werk vor einer neuen, großen Aufgabe: Die Verhältnisse haben es mit sich gebracht, daß wir Schweizer zur Verteidigung unserer kulturellen Eigenart und Unabhängigkeit uns mehr denn je auf unsere eigenen Kräfte und Institutionen besinnen und diese ganz energisch ausbauen müssen. Es gilt nicht nur, ausgesprochenen Schund und Kitsch abzudämmen, sondern

auch zu verhindern, daß zur Befriedigung kindlicher Leselust, mit uns wesensfremder politischer Propaganda durchsetzte, ausländische Jugendlektüre herangezogen werden muß.

Das kann nur durch eine gewaltige Vermehrung und intensive Verbreitung guten einheimischen Jugend-schriftgutes geschehen. Das SJW hat seine Verantwor-tung auf diesem Gebiete klar erkannt und sich ent-schlossen, seine Schriftenproduktion und Vertriebsorga-nisation mächtig auszubauen.

Dazu sind aber ganz bedeutende Mittel nötig, die das SJW als gemeinnütziges Unternehmen nicht aus einem Geschäftsgewinn beschaffen kann. Es will darum im Mai nächsthin mit einer großangelegten Werbe-Aktion an die gesamte schweizerische Öffentlichkeit gelangen, die einsteils das Werk und seine Bestrebungen in allen Kreisen unseres Volkes noch mehr bekannt machen, anderseits die Mittel einbringen soll, um den geplanten Ausbau vornehmen zu können.

Die interessierten Kreise aller vier Landessprachen sind in dieser Aktion solidarisch, denn ein großer Teil des materiellen Ertrages der Aktion soll dazu dienen, die welsche Schweiz mit noch mehr Werken als bisher zu bedenken und die Arbeit im Tessin und in den roma-nischen Tälern Graubündens kräftig an die Hand zu nehmen. Tausende freiwilliger Hände, speziell aus Erzieherkreisen, haben sich in den Dienst der Sache ge-stellt, um das Gelingen der Aktion durch eine intensive Werbetätigkeit zu sichern.

Jeder Schweizer, jeder Freund unserer Jugend, wird herhaft die Gelegenheit wahrnehmen, um diese Art praktischer, organisierter geistiger Landesverteidigung zu fördern, indem er sich mit einer angemessenen Gabe beteiligt. Beiträge außerhalb der Aktion können auf Postcheckkonto VIII 20067 einbezahlt werden.

J. Kraft, Zürich.

Farbenblinde Kinder.

Laßt kein Kind unter dieser Eigenart leiden.

Ein siebenjähriger Knabe kam zu seiner Mutter: „Mutter, heute sind deine Haare so schön grün!“

Der Knabe hatte einen neunjährigen Bruder. Beide waren farbenblind. Meistens handelt es sich dabei um Rot-Grün-Blindheit, d. h. die Kinder können diese Farben nicht unterscheiden. Entdeckt wird das häufig da-durch, daß solche Kinder schwerer Erdbeeren im Wald finden können als andere Kinder; der Farbenunterschied der roten Erdbeeren auf den grünen Blättern kommt ihnen nicht zum Bewußtsein. Jenen beiden Knaben erschien rot, schwarz und dunkelbraun als ungefähr gleich, auf der anderen Seite konnten sie keinen Unterschied zwischen orange, grün und hellbraun feststellen. Deshalb die Bemerkung, das hellbraune Haar der Mutter sei grün. Die Farben rosa, hellblau und grau kamen ihnen gleichfalls gleich vor.

Die Mutter war klug genug, von Jugend auf der Eigenart der Kinder Rechnung zu tragen. In ihren Zahnbürsten, Handtüchern und Spielsachen wurden die Farben bevorzugt, die sie unterscheiden konnten. Der eine Knabe bekam beispielsweise eine Zahnbürste mit gelbem Griff, der andere mit dunkelblauem. Jene Mu-ter hatte allerdings schon Erfahrung mit Farbenblind-heit gemacht: ihre eigenen Brüder waren von Kind auf farbenblind gewesen.

Farbenblindheit ist nämlich häufig angeboren und vererbt. Männer sind dabei in der Ueberzahl: etwa 4 Prozent aller Männer sind rotgrünblind, gegenüber nur

9,4 Prozent der Frauen. Der Vater ist etwa rotgrün-blind, die Tochter ist es nicht, aber deren Söhne kön-nen (nicht müssen) wieder rotgrünblind sein. Wenn zwei rotgrünblinde Personen einander heiraten, so kann es vorkommen, daß alle Kinder rotgrünblind sind; einen solchen Fall hat der Basler Augenkliniker Prof. Vogt beschrieben.

Farben erscheinen dem Rotgrünblinden ähnlich wie sie einem Normalsichtigen bei beginnender Dunkelheit erscheinen. In einer hellen Sternennacht kann der Normalsichtige zwar alle Gegenstände erkennen, aber die Farben nicht, er ist also jetzt sozusagen ein Farben-blinder. Sehr selten ist Gelb-Blau-Blindheit — nicht so selten totale Farbenblindheit.

Kinder und Erwachsene lernen es, einen Teil der Farben an den verschiedenen Helligkeits-Graden zu unter-scheiden. Aber während dem Normalsichtigen die größte Helligkeit im Gelb erscheint, erkennt sie der Farben-blinde im Grün. Bei Eisenbahnern und anderen Ver-kehrsberufen ist vor der Einstellung eine Prüfung auf Farbentüchtigkeit notwendig. Es besteht ja sonst die Gefahr, daß die optischen Verkehrszeichen falsch ge-deutet werden.

In Frankreich hatte ein furchtbares Eisenbahnunglück stattgefunden. Dabei war unerklärlicherweise ein Sig-nal überfahren worden. Die Untersuchung ergab, daß der Lokomotivführer infolge eines Schwächeanfalls vor-übergehend den Dienst nicht verschen konnte. Der Heizer aber, der ihn rasch ersetzte, war farbenblind — er konnte rote und grüne Signale nicht unterscheiden.

Das ist auch bei Farbenblindern nicht immer der Fall. Ein farbenblinder Chauffeur wurde gefragt, ob es nicht schwer für ihn sei, die roten und grünen Verkehrszei-chen zu unterscheiden. Er antwortete: „Nein, gar nicht! Die grünen Lichter sind ja immer blau!“

Nicht alle Farbsinnstörungen sind angeboren. Sie kön-nen sich im Verlauf von Krankheiten ausbilden, so bei Erkrankungen der Stirn und Kieferhöhle, bei Augen-leiden, Zuckerkrankheit, Nikotinvergiftung usw. Mit Rückgang der Krankheit schwindet auch die Farbsinn-Störung. Die angeborene Farbenblindheit dagegen ist im wesentlichen unveränderlich. Gedankenreiche Erfin-der versuchten, eine Farbenbrille herzustellen, mit der Farbenblinde die Farben normal erkennen sollten. Aber eine gute Farbenbrille konnte bisher nicht hergestellt werden. Zuweilen verbessert eine mittelrauchgraue Brille das Sehen.

Es gibt eine Anzahl Methoden zur Prüfung des Farbsinns. Ein Beispiel für die Methodik ist die Wollfaden-probe. Aus einer Anzahl bunter Wollfäden wird ein grü-ner oder roter Faden herausgesucht. Der Prüfling muß nun aus dem Fadenbündel alle Fäden heraussuchen, die dem Musterfaden gleich farbig sind. Rotgrünblinde fin-den zu dem grünen Faden auch graue und rotbraune, weil sie ihnen ähnlich erscheinen. Dagegen wählen sie andere grüne Farben nicht, weil hier vielleicht etwas Gelb beigemischt ist, und das erscheint ihnen anders. Es gibt noch andere Methoden, die eine klare Erken-nung der Farbenblindheit ermöglichen — und das ist zuweilen nötig, weil manche Menschen eine Farbsinn-störung verschleiern wollen.

Es ist wahr, daß farbenblindenden Kindern eine Anzahl Berufe verschlossen bleiben, namentlich die Verkehrs-berufe. Aber vieles wird durch Gewöhnung an die Eigenart des Farbensehens ausgeglichen. Vor allem ist es ganz falsch, solchen Kindern irgendwie zur Empfin-dung zu bringen, als seien sie durch ihr Farben-Nicht-erkennen irgendwie minderwertig oder ihren Kamera-den unterlegen. Das ist ganz gewiß nicht der Fall. Wenn das Kind die Eigenart seines Farbensehens erklärt be-

kommt und verstanden hat, dann wird eine solche Empfindung der Minderwertigkeit gewiß nicht bei ihm auftreten. Es hat auch nicht den Mangel, daß ihm etwa die Welt der Farben verschlossen bleibt. Es sieht nur die Farben anders — und viele Dinge, die uns unscheinbar und farbenarm vorkommen, werden von ihm als farbenprächtig mit besonderer Freude empfunden.

Dr. W.S.

Schulfunksendungen Mai—Juli 1938.

Dienstag, 10. Mai: **Negerkinder**. Frau Klara Rickli, die während mehreren Jahren in Afrika lebte, wird aus dem reichen Schatz ihrer Erlebnisse mit Negerkindern berichten.

Mittwoch, 16. Mai: **Dichterstunde**. Alfred Huggenberger liest den Schülern vom 5. Schuljahr an vor aus seinen Werken. Der Lehrer wird diese Gelegenheit benutzen, um den Schülern aus dem Leben unseres 70jährigen Bauerndichters zu erzählen. Näheres siehe Schulfunkzeitung.

Freitag, 20. Mai: **Marschmusik**. An musikalischen Beispielen aus Volksmärschen und Märschen großer Meister wird Dr. L. Eder aus Basel Wesen und Struktur der Marschmusik erläutern.

Freitag, 27. Mai: **Kohlenbrenner im Emmental**. Bis vor kurzem waren im Emmental noch Kohlenbrenner an der Arbeit. K. Uetz, Lehrer in Fankhaus (Trueb), der mit seinen Schülern die Arbeit des Kohlenbrenners selber praktisch erprobt hatte, wird über dieses alttümliche Handwerk interessantes zu berichten wissen.

Mittwoch, 1. Juni: **Kolumbus**, Hörspiel von Herbert Scheffler, kommt durch das Studio Zürich zur Darbietung. Ausnahmsweise wird diese Sendung schon um 10.15 Uhr beginnen. Den Schülern das tragische Schick-

sal dieses großen Entdeckers zum Erlebnis werden zu lassen, ist der Zweck dieses Hörspiels.

Dienstag, 7. Juni: **Wie das Gas entsteht**, Hörbericht aus dem Gaswerk Basel. Ing. Ad. Fehlmann wird über die Gasgewinnung referieren; zur Illustration werden Hörbilder eingeblendet, in denen Werner Hausmann mit Ing. Teutsch die wichtigsten Anlagen des Gaswerks besichtigt und bespricht. Zur Vorbereitung der Sendung bietet die Schulfunkzeitschrift ein eingehendes Unterrichtsbild über die Steinkohle. Ferner wird das Schulwandbild „Gaswerk“ gute Dienste leisten.

Montag, 13. Juni: **Erlebnisse mit meinen Vierbeinern**. Prof. Dr. U. Duerst aus Ins, der sich mit seiner Sendereihe über die Intelligenz der Tiere ausgewiesen hat als geistreicher Erzähler, wird in dieser Darbietung den Schülern berichten über seine wichtigsten Forschungsergebnisse an Vierbeinern.

Freitag, 17. Juni: **Im Himalaya**. Prof. Dr. G. Dyhrenfurth, der bekannte Olympiapreisträger, berichtet von seinen Forschungen im Himalajagebiet und wird den Schülern zeigen, wie ein Schweizer in zähem Ringen dem höchsten Gebirge der Welt seine Geheimnisse abtrotzte.

Donnerstag, 23. Juni: **Murmeltiere**. Dr. Brunies erzählt von seinen Erlebnissen mit Murmeltieren. Diese Sendung wird eine wertvolle Bereicherung sein zum Thema Murmeltiere und zur Behandlung des entsprechenden Schulwandbildes.

Mittwoch, 29. Juni: „**Auf, auf, ihr Wandersleut!**“ Hugo Keller, der Berner Musikdirektor, wird mit seinen Schulbüben Wanderlieder darbieten und damit Wegleitung geben für dieses Gebiet des Schulgesangunterrichts.

Dienstag, 5. Juli: „**O Patria, ti grischuna!**“ Modest Nay aus Sedrun bringt unsren Schülern die 4. Landessprache näher, indem er, anschließend an ein Märchen, Proben der romanischen Sprache darbietet.

E.G.

Freiluftschen.

Offizielle Rubrik der Vereinigung Schweizerischer Freiluftschen. Redaktion Dr. K. BRONNER, Solothurnstraße 70, Basel

Stiftung Zürcher Walderholungsstätte (Waldschule), Biberlinstraße 60, Zürich 7. (Bericht über das Jahr 1937.)

Die Waldschule Zürich, eine von der Stadt verwaltete Stiftung, stand vom 26. April bis 9. Oktober 1937 im Betrieb. Sie wurde von im ganzen 72 Kindern (29 Knaben und 43 Mädchen) besucht. Die Zahl der Verpflegungstage betrug 6619, d.h. rund 500 weniger als im Vorjahr. Zufolge der Kinderlähmung in der Umgebung oder in Familien von Schülern der Waldschule, mußten verschiedene Dispensationen erfolgen.

Von den Kindern gehörten 44 der protestantischen, 22 der römisch-katholischen und 4 der israelitischen Konfession an, 3 waren angeblich konfessionslos. Die Kinder rekrutierten sich aus der ganzen Stadt, am meisten kamen aus dem nächstliegenden Stadtteil; 15 waren Stadtbürger, 9 Kantonsbürger, 41 übrige Schweizer und 3 Staatenlose. Für die erwachsenen Kosten konnten nur zum kleineren Teil die Eltern herangezogen werden, vielfach waren Beiträge aus einem Fonds erforderlich. Zur Einweisung führten bei 26 Kindern allgemeine Schwächlichkeit, Nervosität, Blutarmut usw., bei 42 Kindern Tuberkulosegefährdung und bei 2 Kindern chronischer Katarrh; 2 waren Feriengäste.

Der Schulunterricht war darauf gerichtet, daß die Kin-

der im Herbst bei der Rückkehr in die ordentliche Schulkasse den Anschluß wieder fanden. Dies zu erreichen stellte hohe Anforderungen an die Lehrerinnen, weil auch die Unterrichtszeit eine verkürzte ist. Die gesunde Luft und die Ruhe der Waldschule haben geholfen, die Kinder vorwärts zu bringen. Das erforderliche Schulpensum konnte erfüllt werden. Der Schulerfolg war ein selten guter, die Gewichtszunahme betrug durchschnittlich 2,3 kg gegen 1,7 kg im Vorjahr; der Haemoglobingehalt des Blutes stieg um durchschnittlich 10,3% (1936: 9,2%). Auch das Längenwachstum war größer, es betrug durchschnittlich 2 cm, gegenüber 1,8 cm im Jahre 1936. Es steht außer Zweifel, daß die Waldschule eine segensreiche Einrichtung ist. Der Gesundheitszustand und die Lebhaftigkeit der Kinder am Entlassungstage haben wiederum davon gezeugt, welchen Gewinn das einzelne Kind nicht nur für den Moment, sondern wohl für das ganze Leben davonträgt. Waldschulen sind unbedingt ein sehr wichtiges Mittel, die Volksgesundheit zu heben.

Zürich, 24. Nov. 1937. Städt. Jugendamt (Abt. I)

Der Sekretär: R. Weber.